

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Femmes de haine et femmes de passion

Monique Durand, *La femme du peintre*, Paris, Le Serpent à Plumes, coll. « Fiction française », 2003, 192 p., 22,95 \$.

Maryse Pelletier, *La duchesse des Bois-Francs*, Montréal, La courte échelle, 2002, 256 p., 21,95 \$.

Denise Riendeau, *Trois femmes de passion*, Sillery, Septentrion, 2003, 192 p., 19,95 \$.

Hugues Corriveau

Numéro 111, automne 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37785ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2003). Compte rendu de [Femmes de haine et femmes de passion / Monique Durand, *La femme du peintre*, Paris, Le Serpent à Plumes, coll. « Fiction française », 2003, 192 p., 22,95 \$. / Maryse Pelletier, *La duchesse des Bois-Francs*, Montréal, La courte échelle, 2002, 256 p., 21,95 \$. / Denise Riendeau, *Trois femmes de passion*, Sillery, Septentrion, 2003, 192 p., 19,95 \$.] *Lettres québécoises*, (111), 18–19.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Femmes de haine et femmes de passion

Chez Monique Durand comme chez Maryse Pelletier, des femmes aimantes ont des comptes à régler avec leur mère ou leur grand-mère, alors que, chez Denise Riendeau, les femmes se succèdent en une suite insipide d'aventurettes mièvres.

R O M A N | HUGUES CORRIVEAU

MONIQUE DURAND SIGNE, AVEC *LA FEMME DU PEINTRE*, un livre émouvant qui retrace la vie d'un couple déchiré, formé d'Evelyn Rowat, dessinatrice de mode reconnue, et de René Marcil, peintre tourmenté et plus ou moins raté. Ces deux-là ont bel et bien existé, mais peu nous chaut cela, car ce qui compte ici, c'est la dérive vers la fiction que l'auteure effectue à partir d'éléments vérifiables ou vraisemblables.

S'OUBLIER EN L'AUTRE



D'abord mariée à un pianiste noir, Bernard Leshley, Evelyn va rencontrer l'amour et la passion durable, du moins un attachement indéfectible, en la personne de René Marcil. Elle va, sa vie durant, le suivre ou l'abandonner à lui-même, mais toujours en subvenant à ses besoins, en voulant croire à son génie, à lui, sinon à son propre destin, à elle, en tant que mécène salvatrice, « entravée mais fascinée » (p. 81). Ce qui rend ce roman si formidable par à-coups, c'est un style souvent d'une grande

beauté poétique, à tout le moins le souci de l'auteure d'écrire une œuvre forte et marquée au sceau de manières diverses. Ainsi convie-t-elle parfois le poème, parfois l'écriture épistolaire, parfois la prose narrative plus conventionnelle, mais toujours avec cette percutante volonté d'en élever le propos : « Dans son abondance même, New York n'est ce matin qu'un vaste manque, ramassis de petites véhémences consenties. [...] New York est un repaire de petites véhémences consenties qui finissent par faire une grande violence résignée. » (p. 119)

On trouve aussi des formules inoubliables et douloureuses, par exemple au moment où Evelyn avorte dans son bain : « Puis, avec un calme précis et venimeux, elle entend [René Marcil] dire : " Si tu ne l'avais pas rejeté, je t'aurais frappée dans l'abdomen jusqu'à ce que tu le perdes. " » (p. 108) On

suivra ainsi la vie de ces deux protagonistes, ensemble ou seuls, de New York à Paris, d'Irlande en Provence, durant une cinquantaine d'années, alors qu'il mourra à Toronto, dans son appartement à elle, toujours couvé et admiré. Dommage que, par moments, le style s'exalte sans retenue :

[...] Evelyn surprit sa mère [...] dans une sorte d'état second, elle écoutait Mozart, front offert au large, Déméter à la chair vermeille. [...] la musique qu'elle entendait faisait gonfler les eaux des yeux et des mers du monde. [...] Un visage où était venue s'installer une verdoyance humide et claire qu'elle aurait pu laper. Comme si un alizé était passé sur la marâtre, lui abandonnant une moue jaspée de lèvres tendres. (p. 31)

Dommage, en effet, puisque ces exaltations inutiles déparent une œuvre forte qui nous happe.

MARÂTRE, DISAIT-ON...



Du roman de Monique Durand à celui de Maryse Pelletier, un lien profond unit le destin des femmes, à savoir la relation haineuse que les protagonistes ont entretenue soit avec leur propre mère, soit avec une grand-mère omniprésente. Le début du premier chapitre de *La femme du peintre* pourrait servir d'épigraphe à *La duchesse des Bois-Francis* :

Se peut-il que l'on se transmette la dureté d'une génération à l'autre, dans un obscur ouvrage de répétition, corps et cœur pourtant défendants ? Et que la dureté d'Evelyn soit en réalité celle de sa mère, et avant elle, de sa grand-mère, laissée en jachère, dont le vent de l'atavisme a parsemé les graines dans l'âge ? (p. 17)

Non seulement Monique Durand appelle-t-elle Evelyn « la duchesse du 25^e étage », à la fin de son roman (p. 162), mais Maryse Pelletier

utilise le même terme, « duchesse », pour parler de sa grand-mère Catherine, mal mariée à Camille. Tout ce roman sera une tentative de pénétrer le cœur de cette femme devenue hargneuse, haineuse et presque laide à force d'abuser de son atroce mainmise sur sa progéniture. Et Maryse Pelletier d'y aller d'un roman biographique, elle aussi jouant sur la vérité historique de ses personnages, tout en menant l'action du côté d'une structure fictionnelle.

S'il est intéressant de suivre l'histoire de cette famille éminemment canadienne-française, là aussi sur plus de cinquante ans, il faut hélas ! reconnaître que Maryse Pelletier n'a ni le talent ni la plume de Monique Durand ! Je dirais même qu'il s'agit là du problème de ce roman qui aurait pu être fort bon : son écriture est si neutre, si en à-plat, que la dimension proprement littéraire en est évacuée au profit du témoignage à la limite du laborieux. De plus, comme Maryse Pelletier ne nous épargne rien et qu'elle raconte les mésaventures de chacun des enfants de la grand-mère honnie, il y a là un effet de répétition lancinant qui nuit à l'intérêt même du propos historique. Non pas que ce soit mauvais, non, car Maryse Pelletier écrit un français correct et sait raconter une histoire. Cet aspect-là n'est pas en cause, mais dire et redire, dix fois plutôt qu'une, que l'horrible femme battit un tel, chassa un premier, puis chassa un deuxième, puis un troisième, à peu près toujours de la même façon, c'est-à-dire en leur montrant la porte d'en avant de l'hôtel de Victoriaville dont elle et son mari sont les propriétaires, a de quoi décourager les plus obstinés. Par contre, voici sans doute l'aspect le plus important à mes yeux de ce livre redondant que cette histoire d'une famille nombreuse obligée de gérer un hôtel dans les temps si catholiques et oppressants de l'avant et de l'après-guerre. Venue de Saint-Norbert jusqu'à Victoriaville, la famille va vivoter, puis sortir la tête de la misère, ses membres vont s'entre-déchirer, subir la domination accablante de Catherine, se disperser ou la suivre à Sherbrooke, jusqu'à ce que la marâtre réussisse à chasser son mari, et à rester seule, en un gynécée bien opaque, avec quelques-unes de ses filles. Intéressant du point de vue ethnologique, ce roman aurait gagné à être élagué de ses trop fréquentes répétitions. Resserré, le propos aurait eu une dimension infiniment plus forte.

L'INDIGENCE

Non seulement le roman de M^{me} Riendeau, *Trois femmes de passion*, est-il une harlequinade consternante, mais aussi une bluette fleur bleue navrante. Les histoires ici, totalement clichées, racontent la vie de trois femmes sans intérêt. D'abord, Marie, femme d'une totale inertie, est dépendante de son amant Alexandre, pourtant doté de « comportements sibériens » (p.46). Elle



le quitte à la fin du récit par on ne sait quel miracle ou lassitude. Ensuite, voici Carmen qui a un amant qu'elle quitte *itou* parce qu'elle se prend pour la Florence Nightingale du Grand Nord où elle va vivre dans un dispensaire chauffé au bois et éclairé à la lampe à pétrole. Elle sera séduite par l'Amérindien de service, Johnny, père de famille en plus (comme quoi, la morale !...). Enfin, Catherine quitte son amant (c'est une habitude dans ce roman, il faut s'y faire) pour New York où elle sera séduite par un sculpteur de Soho, William. Je ne vous dirai pas le rôle que joue ici un « bijou de talc fin, un visage de femme aux traits de madone, aux boucles folles, un menu collier de perles cerclant un cou discret et prude, le tout ciselé dans de la pierre savon : un camé » (quatrième de couverture), ce serait trop ridicule (n'empêche, je ne peux résister à imaginer ce que pourrait bien être un cou « indiscret, dévergondé ou obscène »).

Car il y a pire ! Le français de M^{me} Riendeau est à ce point approximatif qu'à chaque page les bras m'en sont tombés. Quand on lit que Marie « retira machinalement les peignes qui lui servaient de coiffure » (p. 14) ou encore qu'elle se retrouve « dans le doux confort de sa robe de nuit et de ses cheveux défaits » (p. 25), on se prend à rêver à ce que ça donnerait au théâtre. Ainsi, imaginons — « LUI : Es-tu bien dans le confort de tes cheveux, ce soir, chérie ? » — « ELLE : Non, j'ai mal à la tête. » — « LUI : C'est sans doute la coiffure de peignes que tu portais hier qui a laissé des traces. » Aberrant, je vous dis.



Retenons, en vrac, que cette dernière « se trahissait d'explications » (p. 11) ; qu'« avec subterfuge, elle ouvrit grands [les yeux] » (p. 9) ; qu'« elle délaissa à nouveau sa phrase » (p. 31) ; qu'en voiture, ses « pieds patinèrent sur l'accélérateur. Son incoordination lui occasionnait une conduite inégale » (p. 60) ; a-t-elle quitté Alexandre, alors l'auteure précise : « Oui, elle avait voulu claquer la porte et la porte l'avait claquée. » (p. 67) Quant à Carmen, « elle idéalisait la vie future qu'elle mènerait dans quelque temps » (p. 70) ; est-elle en ville que « les robes habitant les devantures lui parurent douces et soyeuses » (p. 74) ; elle et Johnny, empruntant un traîneau à chiens, « s'embarrèrent dans leurs courroies » (p. 97) ; enfin,

réfléchissant, elle déclare : « [...] au contraire, la vie n'est pas de tout repos. Par ailleurs, je me calque à elle délibérément et elle me ressemble de plus en plus. » (p. 107) Ne laissons pas Catherine en reste puisque « sa dernière toile, agrafée au mur, l'interpella » (p. 136), elle qui aimait « assister au décor qui s'échafaudait » (p. 162). On parle aussi, çà et là, de « la station de train » (p. 77), d'« un homme à chaussures » (p. 84), de « Carmen [qui] descendit en paysage désert » (p. 97), de « l'actualisation de l'inéluctable » (p. 127). Cessons ici la torture, la nôtre, et disons qu'il n'y a rien à tirer de bon d'un livre à ce point mal fichu. Vraiment, voici sans doute un des plus mauvais livres qu'il m'ait été donné de lire depuis longtemps.

La Passion

du livre

livre

Quel plaisir !

Impression soignée
de vos livres, périodiques
et brochures à court
et moyen tirages
(couleur ou noir et blanc)

Retrouver mon LIVRE le soir...

S

AGMV Marquis

Imprimeur inc.

MEMBRE DU GROUPE SCABRINI

Montréal Cap-Saint-Ignace

Tél.: 514.954-1131 Tél.: 418.246.5666

Télé.: 514.954-0004 Télé.: 418.246.5564

Internet : agmv@agmv.com